

fait campagne, quand le père est tué? Hélas! que deviennent-elles ces pauvres enfants?

Si je recueillais les petites filles de soldats, se dit un jour notre abbé; je les logerais au château, je les nourrirais des produits du jardin. Je sais bien que le château est en ruines, qu'il y pleut, qu'il n'y a ni portes, ni fenêtres, que le jardin est rempli de ronces et d'épines: je n'ai ni meubles, ni vêtements, ni un sou pour les recevoir, et que le château ne m'appartient pas, mais tout cela peut s'arranger; j'ai confiance en Dieu, et je mets mon œuvre sous sa protection.

Deux jours après, l'abbé Faivre avait loué — moyennant 60 fr. par an, le château de Sathonay, — il avait refusé de l'accepter gratis. Son bail bien et dûment rédigé, l'abbé avait enfourché son cheval, et il était parti pour Lyon.

Arrivé chez le maréchal de Castellane, il avait exposé son plan. Le maréchal avait promis à l'abbé que chaque jour une escouade d'ouvriers, maçons, peintres en bâtiments, menuisiers, serruriers, jardiniers, pris dans les régiments du camp, lui seraient envoyés, et travailleraient sous sa direction à réparer le château, à cultiver le jardin, etc.

Il ne manquait plus que les outils nécessaires, le bois, le plâtre, les pierres, le fer, les graines, les meubles et l'argent; mais tout cela n'embarrassait guère l'abbé. C'était l'affaire d'une nuit, deux au plus; le fondateur ne dormait plus, il eut bientôt trouvé.

C'est par les femmes, se disait-il, que je puis arriver à mes fins; on les trouve toujours prêtes quand il s'agit de bonnes œuvres.

Il courut de nouveau à Lyon, fit des visites chez les personnes les plus influentes de la ville, mit dans ses intérêts les plus grandes dames de l'aristocratie, qui s'engagèrent à donner chaque année une certaine somme pour l'œuvre des petites filles de soldats. Les bourgeoises suivirent, puis les ouvrières; chacun voulut en être. On fit des loteries, on donna des concerts; enfin l'abbé eut un peu d'argent, un peu de bois, un peu de pierres, et l'on se mit à l'œuvre.